JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

79

2 septembre 2000
paraît six fois par an
quatorzième année

«Strč prst skrz krk !»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
•
Y-mêle :
La.Distinction@bluewin.ch
Vouèbe :
www.distinction.ch
•
Abonnement :
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro :
Suisse : 4.35 francs
France : 18.25 francs
Belgique : 99 francs
Europe hors-CH : 2.60 €
Collaborèrent à ce numéro :
Roger Berclat-Frère
Jean-Frédéric Bonzon
Théo Dufilo
Jean Maillard
Henry Meyer
Lucien Mourvèdre
Vivette Perret
Marcelle Rey-Gamay
Jean Richard
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin

Zoosémiologie

Une bête suisse

ENFIN ! Il était temps ! Depuis plusieurs années, la culture politique fédérale cherche à renouveler tous ces symboles qui ont fait leur temps : prospères Helvétia affligées d'une macromammite inquiétante, graves Guillaume Tell en sandalettes orthopédiques, ou encore galandages de pommes de terre râpées rissolées à la poêle. De tels clichés sont aujourd'hui dépassés. Il faut du neuf, du pétillant, du millenium quoi !

Grâces soient donc rendues à cet éditeur d'Annemasse qui vient nous rappeler la figure du *dahu*, timide mammifère nichant dans les pays de colline, originaire du bassin lémanique et disséminé par la suite jusque dans le Languedoc et les Vosges. Ce cousin, en moins rapiécé mais en plus dissymétrique, du *wolpertinger* bavarois n'est pas sans évoquer, selon les descriptions qu'on en donne, le lapin à cornes ou la girafe naine. Rappelons que l'on doit à la mise en évidence de la principale caractéristique anatomique du dahu (son différentiel podologique latéral ou longitudinal) quelques remarquables objets modernes comme le trépied, le trottoir, la trottinette et la semelle à et pour boudins qui fait la fortune des savetiers et des chirurgiens.

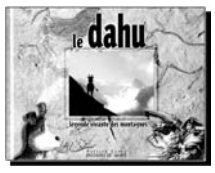
L'ouvrage, bien que sommaire, est complet : les diverses sciences de la nature sont convoquées à la barre du témoignage ; plusieurs documents montagnards et pastoraux démontrent de manière irréfutable la présence du mammifère des collines dès les peintures rupestres du paléolithique moyen. Les *Cahiers du Musée d'histoire naturelle de La Chaux-de-Fonds* (n° 2, 70 pages, mars 1995) avaient certes déjà traité en détail de ce prodige du bestiaire, mais le livre de Patrick Leroy se révèle un appui de poids à la récente percée scientifique du Musée d'histoire naturelle de Lausanne, qui vient d'acquérir un fonds documentaire sans équivalent dans le monde à propos de l'éthylosaure du Loch Ness.

Horace-Bénédict de Saussure de montagne : une attestation de la présence du dahu dans les Alpes encore au dix-huitième siècle.

Quels liens peut-on établir, se demandera le lecteur intrigué, entre le *dahus rupicapra* et la confédération helvétique ? Ces rapprochements sont au nombre de trois. Tout d'abord, scotché à ses pentes, le dahu se révèle tout à fait incapable de se mouvoir sur un autre terrain ; chaque polytraumatisé de la cause européenne, même sous l'effet palliatif d'un récent vote, identifiera spontanément ici un *habitus* bien connu des Suisses. *Secundo*, ces animaux sont tous pareils, quoiqu'ils érigent en identité des différences minimes (dextrogyres contre sinistrogyres, siffleurs *versus* chanteurs, etc.) ; et notre vie politique, tant communale que cantonale ou fédérale, repose également sur un tel théâtre d'ombres. Enfin, même s'il s'agite beaucoup et se lève tôt, le petit mammifère, de tempérament nombrilique, tourne en rond sans jamais avancer ; imaginez une exposition nationale conçue par et pour les dahus et le rapprochement vous sautera aux yeux.

Toutes les nations qui nous entourèrent eurent, de longue date, leur animal emblématique : coq, louve, marmotte, aigle mono ou polycéphale. Il serait injuste que le pays des bergers reste plus longtemps démuni de mascotte.

J.-F. B.



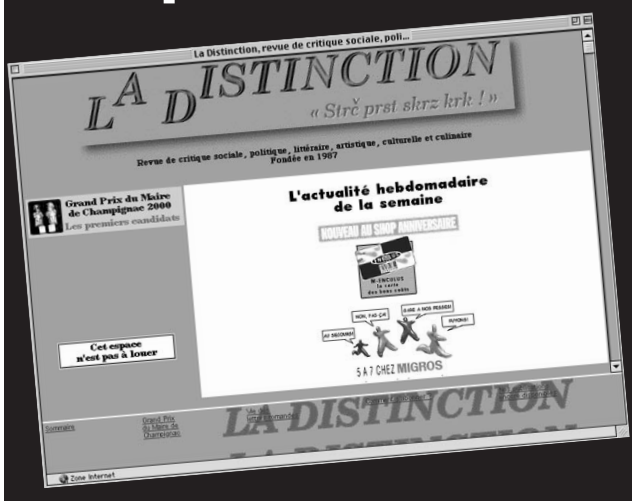
Patrick Leroy
Le dahu, légende vivante des montagnes
Éditions du Mont, 2000, 30 p., Frs 21.–

Hildegard Perpiñan
Terroristes de la normalité
Metropolis, novembre 1999, 425 p., Frs 47.–

Au début de l'été, la presse nous apprenait qu'une bombe avait été placée sur le parking du train à crémaillère de la Jungfrau par un excursionniste mécontent de ne pouvoir bénéficier de la réduction (50 %, vous pensez) offerte par les caisses Raiffeisen. Rédigée l'an passé à partir des cas d'un carabinier transformé en *serial killer* par l'annonce d'un «pendule» et d'un fondé de pouvoir licencié par l'UBS qui stockait du gaz sarin dans son chalet, cette étude d'une jeune sociologue hispano-saint-galloise rend compte de cette violence particulière que sont les «crimes par conformisme», qui –statistiques à l'appui– apparaissent comme une spécialité helvétique. *(J.-F. B.)*

Nouveau

Dernière étape avant «La Distinction» quotidienne !



Désormais, nos «actualités hebdomadaires de la semaine» peuvent être consultées à l'adresse http://www.distinction.ch

NOMINATIONS POUR LE GRAND PRIX DU MAIRE DE CHAMPIGNAC 2000

«La police, sur ordre de l'exécutif, agit, mais de façon irrégulière, en simple observateur.»
Olivier Français, candidat à la Municipalité, in *Lettre aux Lausannois et Lausannoises qui résident au Centre-ville*, février 2000

«Des grands pas ont été faits ces dernières années, même si des erreurs ont été commises (et j'ai marqué quelquefois mon désaccord), mais il en reste beaucoup à faire et nous devons les faire.»
Bernard Métraux, municipal lausannois, in courrier des lecteurs de *24 Heures*, 13 avril 2000

«J'ai récemment visité le beau pays qu'est la Russie. Quels merveilleux paysages et quel courage chez ce peuple victime de trois générations de communisme.»
Pierre Cevey, ancien conseiller d'Etat vaudois, in courrier des lecteurs de *24 Heures*, 7 avril 2000

«Certains élèves entrent athées et en sortent autrement, ils y ont gagné un vécu différent.»
Christophe Ruesch, directeur de l'institut catholique Mont-Olivet, in *24 Heures*, 12 avril 2000

«Il ne s'agit pas de cultiver une archéologie *du savoir, mais plutôt de favoriser l'émergence d'un* métissage *figurant la mythologie de notre ère spatiale.»*
Omar Porras, metteur en scène, *Présentation du spectacle Bakkhantes* au Théâtre forum Meyrin, janvier 2000

«Pour moi, il n'y a aucune différence de statut entre un animal et un meuble de style. On peut en effet aussi être attaché à un objet de ce type.»
Jean Fattebert, conseiller national (UDC/VD), in *Construire*, 11 janvier 2000

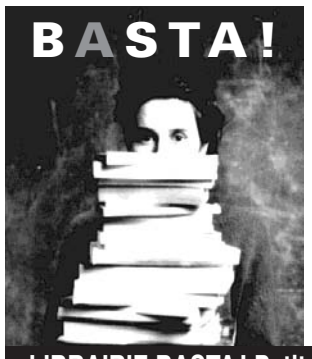
«La ville offre des spectacles urbains.»
Christophe Jaccoud, sociologue, in *Lausanne-Cités*, 1er juin 2000

«Ah! Il est fort, Laurent Jalabert, c'est certain. Il est capable de tout faire, de gagner comme de perdre.»
Bertrand Duboux, entre Liège, Bastogne et Liège, supra *TSR*, 16 avril 2000, 16h16

«Monsieur Métraux, je vais éclairer votre lanterne sur la signalisation lumineuse.»
Jean-Daniel Berset, conseiller communal socialiste, séance du Conseil communal de Lausanne, 14 juin 2000

«Ce problème est binaire par certains côtés.»
Daniel Brélaz, Municipal écologiste des Services industriels, séance du Conseil communal de Lausanne, 14 juin 2000

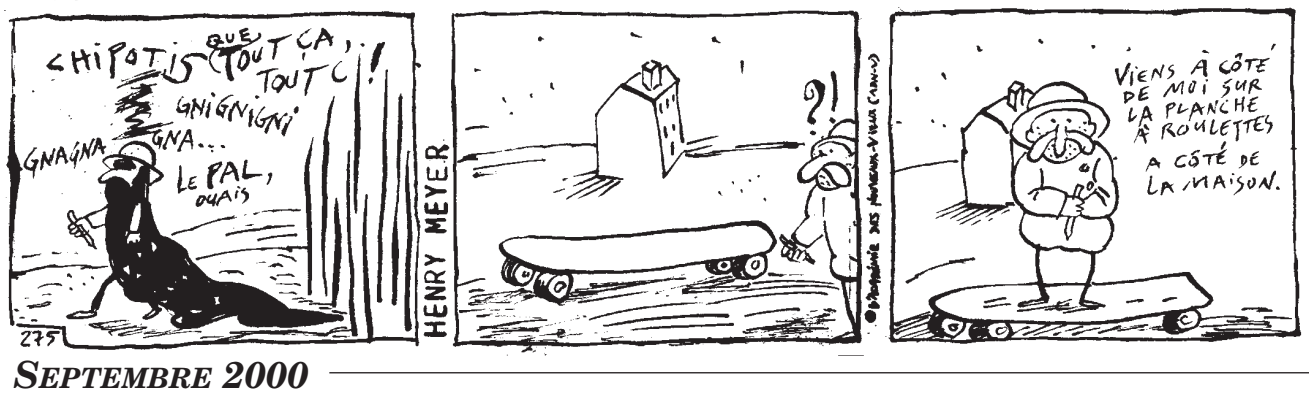
(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante,
spécialisée en sciences sociales
et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10 % aux étudiants
et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : basta@vtx.ch
Ouvertures : LU 13h30-18h30,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



Courrier des lecteurs

Inspiration et conspiration

C'est sérieux, et je vous prie de bien vouloir publier sans délai cette révélation. Je vous rappelle un texte de Borges, qui modulait sur le thème : le monde du sport, c'est du toc, mis en scène et prévu à l'avance : les matches, les championnats, et même les actions sur le terrain, tout est prévu, écrit, et sans doute répété. Comme le catch selon Barthes.
Eh bien la preuve est faite que Borges avait raison. L'autre jour, un officiel d'un grand prix de course de voiture s'est coupé, et l'aveu est là, patent. En effet, il a interrompu la course, à grande agitation de drapeaux rouges, alors que l'accident tant attendu n'avait pas encore eu lieu (en fait, il s'est produit à peine une minute plus tard, justifiant *a posteriori* l'interruption). Le figurant maladroit, en anticipant ce que l'on attendait de lui, a dévoilé le pot-aux-roses : la formule 1, c'est du chiqué trafiqué, c'est un scénario préécrit du début à la fin. Pas étonnant que les surprises tombent avec une régularité de métronome…
J'attends de voir si un jour ou l'autre un championnat de football, un Tour de France ou une performance olympique, sera auréolé de semblables gaffes, qui sont autant d'aveux. En tout cas, je vous avertis et vous en conjure : désormais, soyez attentifs aux résultats des pays organisateurs ; surveillez ces cyclistes qui perdent pied, qui échouent dans la montagne, après avoir fait illusion contre la montre ; ayez un œil sur ces athlètes qui accumulent faux départs et incidents jusqu'à manquer l'heure de la finale. Vous verrez : au moment où cela arrivera, cela aura l'air d'avoir été fatal. Et peut-être un technicien, un kinésithérapeute, un mécanicien, fera-t-il le lapsus prouvant l'arrangement préalable.
Voir les événements sportifs dans cette optique, peut-être que cela va les rendre intéressants.

Maude Lise Colette Duhap,
du bouvelard Varl-Cogt

Échos de Pidolie

Je m'excuse auprès de mes collègues lecteurs genevois, mais je voudrais dire qu'à Lausanne cela va de mal en pis.
J'en veux pour preuve le fait suivant, indubitable : d'abord il y a eu «om», qu'il fallait dire d'une voix nasale et d'un ton pénétré, en se référant aux chansons des Beatles et aux gourous poilus.
Puis, un peu plus tard dans mon adolescence, il y a eu «ohm», une unité de mesure électrique à laquelle je ne compris rien, sauf que cela permettait aux garçons de briller à la cafète du gymnase lorsqu'ils parlaient de leur installation stéréo ; les pauvres, ils ne se rendaient pas tout à fait compte que les filles n'en avaient rien à battre de ces chiffres, et que ce qui les intéressait, elles, c'était la chanson, ou même la chansonnette.
Et aujourd'hui, débarque le «rhom». Non, cela n'a rien à voir avec les gitans ou les bohémiens, cela n'a rien à voir avec une boisson alcoolisée caraïbienne. Le «rhom», c'est le «règlement sur les horaires d'ouverture des magasins». Cela fait vingt ans que cela dure, on en parlait dans les chaumières politiques avant que les sages ne méditent ou que les adolescents ne deviennent sourds pour toutes sortes de raisons. Mais sous ce nom, là, non !

Roby Holzkopf,
anar de droite
mais amateur de cachaça

Je demande à la masse lausannoise de votre lectorat de bien vouloir me pardonner, mais je rappelle qu'à Genève, l'apocalypse s'accélère.
On avait depuis longtemps pris l'habitude que les parlementaires communaux et cantonaux parlent sans notes. Cela leur donnait un air de faconde franchouillarde, et ils avaient ainsi beurre et argent du beurre : le droit de dire toutes les conneries qui leur venaient à la tête, et le droit de les dire mal. En plus, ils ne ressemblaient pas à ces ploucs campagnards d'autres abords lémaniques ou alémaniques, qui bégaient et pétouillent en lisant péniblement des notes qui n'ont plus rien à voir avec le débat tel qu'il se développe.
Où les Genevois ont fait fort, c'est que maintenant, ils vont boire des coups, beaucoup de coups, avant de se lancer dans des débats parlementaires vaseux. Le seul but qui les anime d'ailleurs n'est pas de débattre, mais d'empêcher que des décisions soient prises. Pour cela boire abondamment, puis parler d'abondance en état d'impréparation et de fermentation avancé, ah que voilà une bonne idée, et efficace : la discussion perd tout son sens, et les votes sont reportés. On se demande pourquoi il a fallu aux autres systèmes parlementaires tellement d'artifices pour ralentir le processus démocratique, alors qu'il suffit de rendre pochtrons ceux qui s'y ébattent.

Christian Babel,
anarchiste de droite
mais abstinent

Protestation vert-menthe

Dans votre dernière édition (n° 79, 2 septembre 2000), vous faites à mon camarade de parti Daniel Brélaz l'honneur –laaaaaaargement mérité– d'une nomination au Grand Prix du maire de Champignac.
Présent moi-même lors de cette mémorable séance, je reste persuadé qu'il a dit *«Ce problème est binaire par plusieurs côtés.»* et non pas, comme vous l'indiquez *«…par certains côtés»* Vous avouerez que la nuance est de taille et que votre manque de sérieux nuit grandement à votre crédibilité.

Yvan J. Dipoux,
écologiste lausannois
(fraction plantes culinaires)

À nos braves et fidèles lecteurs

Vous trouverez dans ce numéro un bulletin de versement de couleur rosâtre. L'étiquette de cette édition devrait en principe vous indiquer clairement la date d'échéance de votre abonnement.
Les lecteurs qui arriveront au bout de leur pensum cette année encore et qui désirent d'ores et déjà renouveler cette épreuve voudront bien faire usage de ce bulletin et ainsi avoir la bonté de nous épargner des frais de rappel exorbitants.
Le tarif reste inchangé : Frs 25.– par année (6 numéros), Frs 20.– pour les chômeurs, rentiers AVS et étudiants de première année. Les commandes de publications sont à ajouter à la somme en indiquant le titre sur la ligne en blanc prévue à cet effet par nos astucieux graphistes.
Merci de votre attention.
Le service des abonnements.

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.
Dans notre dernière édition, le CD-Rom *Remember Jean-Luc* était une évidente imposture, ne serait-ce que parce qu'il prétendait nous faire accéder à l'œuvre godardienne «sur un mode intelligible».

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

QUELLE pantoufle, ce petit homme vert, se dit Cendrillon, allongée sur le talus herbeux du bord de route. Elle sortait du bal, quelques verres dans le nez ; pour la première fois de sa vie, elle avait goûté de la fée verte ; elle se sentait un brin verdâtre et nauséeuse. Devant elle avait passé, se tortillant comme un ver sur son vaisseau, le cycliste martien ; il n'avait pas jeté un regard vers elle, qui tendait son pouce au passage de chaque véhicule nocturne.

Je suis prête à me défendre contre tout ver-coquin, fulminait-elle. Je suis même disposée à me laisser tirer les vers du nez par un citoyen bien-pensant et réprobateur, désireux de savoir ce qu'une jeune adolescente encore verte fait dehors à de telles heures, et soucieux de lui faire comprendre qu'elle ne doit pas manger son blé en vert. Mais par dieu qu'on m'aide à rentrer chez moi, où m'attendent la marâtre et les frangines, de plus en plus vertes de jalousie à mesure que les heures passent et que l'on va vers le matin. Elles m'en feront voir des vertes et des pas mûres. Je vais devoir payer des verres que je n'ai même pas cassés.

Cendrillon aurait aussi dû le reconnaître : elle était elle même verte de rage et de dépit, car le bel écolo qui l'avait regardée toute la soirée ne lui avait même pas offert un verre. Bien trop poli, ce vert ! Il avait fait l'amoureux transi, le ver de terre amoureux d'une étoile. Pour l'encourager un peu et lui donner le feu vert, elle avait battu des cils en levant les yeux vers lui. Mais d'entrée en matière, de démarches d'approche : que dalle ! Entre deux morceaux de musique, entre deux chansons d'amour aux vers de circonstance et de mirliton bien sirupeux, il lui avait seulement demandé son prénom ; puis il était retombé dans son mutisme et avait continué à danser en face d'elle, en lui faisant des yeux de bûche piquée des vers. Il avait laissé sa raison dans son verre, ou quoi ? Ou peut-être avait-il un œil de verre ? Au fond, il n'était pas si magnifique que cela, et il dansait mal, souple comme un verre de lampe. Qu'il aille dare dare se mettre au vert, s'il aimait tant la nature. Bref, leur idylle imaginée s'était cassée comme du verre. Encore une histoire d'amour à mettre sous verre –ou sous terre, là où sont «les bons vers immortels qui s'ennuient patiemment…»

Il était trop vert, soupira-t-elle, et bon pour une goujate. Une volée de bois vert, c'est tout ce que ce vert mérite. Alors, attendant la prochaine voiture vers laquelle se précipiter pour faire de l'auto-stop, amère et renversée sur l'herbe tendre au milieu des vers luisants, Cendrillon humait l'intérieur de son unique godasse.

T. D.

LES ÉLUS LUS (LI)

Un français renouvelé mais correct

Une Commission pour un enseignement renouvelé mais correct du français a été chargée par le Département de la Formation et de la Jeunesse de porter un regard critique sur les valeurs aujourd'hui insoutenables véhiculées par les exemples de phrases présentés en orthographe et en grammaire, aussi bien dans les brochures des élèves que dans celles destinées aux maîtres. Dans son rapport final la Commission propose deux corrections principales : a) augmenter la présence de sujets féminins dans les exemples, b) transformer les exemples présentant les élèves sous un jour négatif, ce qui à la longue ne pouvait que contribuer à les déconsidérer à leurs propres yeux et à ceux des enseignants.

À titre d'exemple, la Commission a établi une nouvelle version du bas de la page 23 des notes méthodologiques de grammaire pour la 9e année au chapitre qui traite du connecteur *mais*.

version incorrecte

L'analyse de l'énoncé A aboutit à la schématisation suivante.

a_1 *Pierre est intelligent*
↓
[c_1] *[Ce devrait être un bon élève] mais* c_2 *ce n'est pas un bon élève.*

Les élèves constatent que, dans cet exemple,

– l'**argumentation n'est pas complète** ; seuls sont réalisés le premier argument et la conclusion finale ;
– si E_1 contient le **premier argument**, on doit en revanche reconstruire la **conclusion intermédiaire** (c_1) à laquelle vient s'opposer la **conclusion finale** réalisée dans *mais* E_2 ;
– la justification de la conclusion finale n'est pas exprimée. On pourrait imaginer diverses solutions :
Pierre n'est pas un bon élève, car il est paresseux.
car il est distrait.
car il ne s'intéresse qu'à la politique.

version correcte

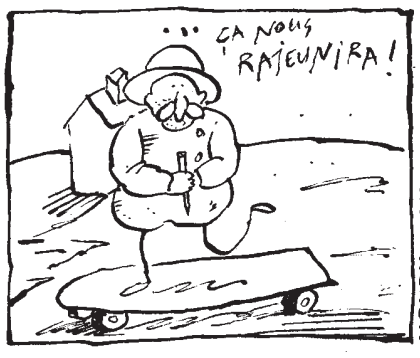
L´analyse de l´énoncé A aboutit à la schématisation suivante.

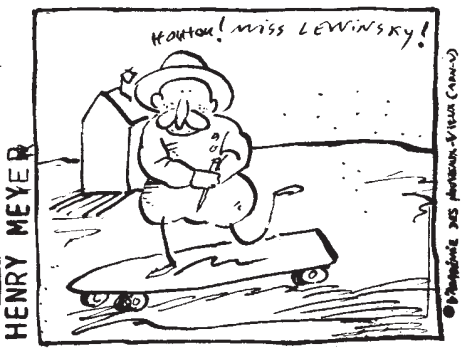
a_1 *Francine est intelligente*
↓
[c_1] *[Ce devrait être une bonne cheffe] mais* C_2 *ce n'est pas une bonne cheffe.*

Les élèves constatent que, dans cet exemple,

– l´**argumentation n´est pas complète** ; seuls sont réalisés le premier argument et la conclusion finale ;
– si E_1 contient le **premier argument**, on doit en revanche reconstruire la **conclusion intermédiaire** (c_1) à laquelle vient s'opposer la **conclusion finale** réalisée dans *mais* E_2 ;
– la justification de la conclusion finale n´est pas exprimée. On pourrait imaginer diverses solutions :
Francine n´est pas une bonne cheffe, car elle est paresseuse
car elle est distraite
car elle ne s´intéresse qu´à la politique.

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…





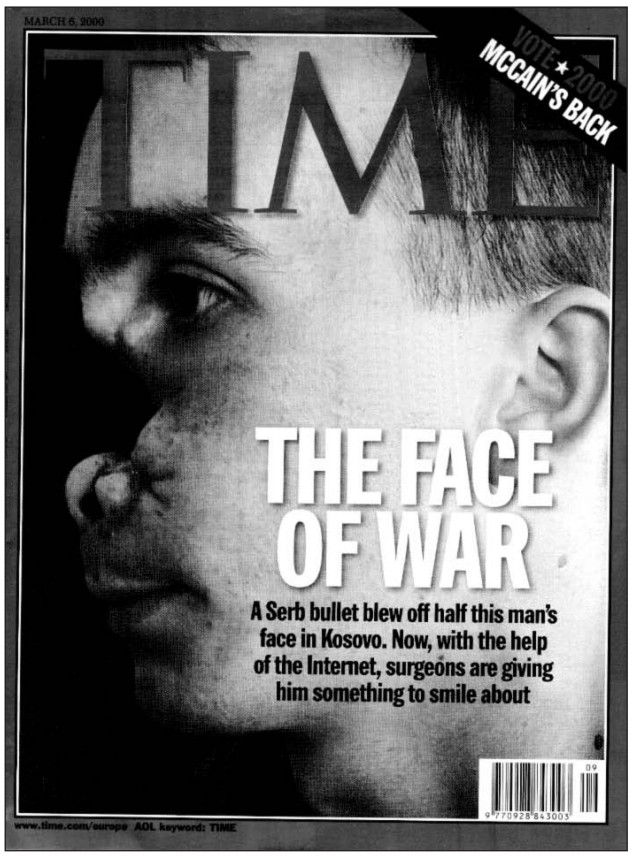
Sans visages ni trompettes

Le mufle de la guerre

SI la guerre a un visage, c'est celui-là. On les appelait les «gueules cassées»; les mutilés de la face sont de retour. Après l'armistice de 1918, les peintres allemands Georges Grosz et Otto Dix ont abondamment représenté les rescapés qui portaient sur leur visage le souvenir de la grande boucherie. Bien sûr, ces blessures si particulières n'ont jamais disparu des guerres africaines ou asiatiques, mais elles supposent un type d'affrontements (tireurs embusqués, combats rapprochés, tranchées, etc.) qui n'avait plus touché l'Europe depuis bien longtemps.

Le roman de Marc Dugain ne se propose pas de raconter la guerre. Les combats sont zappés: en été 1914, sur un chemin de halage qui longe la Meuse, le narrateur sent soudain *«comme une hache qui vient s'enfoncer sous la base de [son] nez. Puis on coupe la lumière.»* Passé l'évacuation du front et les pansements destinés à prévenir le risque de gangrène, il découvre qu'il n'a plus ni palais ni appendice nasal. Plus, tard il s'amusera à effrayer les infirmières en faisant remuer sa langue comme un gros ver à l'emplacement de ce qui fut son nez.

Les destructions faciales privent de l'odorat et gênent considérablement la parole et la mastication, mais elles séparent surtout du reste des humains. Bien plus que les mutilations des membres ou les atteintes aux organes, elles transforment en monstres ceux en sont victimes. Les personnages de ce livre sont hospitalisés dans une section spéciale, un étage –sans miroirs, avec des barreaux aux fenêtres– de l'hôpital du Val-de-Grâce. La famille, les amis ne supportent pas facilement de revoir un proche défiguré, et souvent s'avèrent incapables de le *reconnaître* au premier abord. La population, même commerçante (une scène douloureuse a pour cadre l'inévitable bordel), craint puis rejette ces spectres, et les autorités préfèrent lui éviter ce spectacle pour ne pas «compromettre» son moral.



Time, 6 mars 2000

La médecine d'alors ne pouvait pas grand-chose pour les gueules cassées. Les balbutiements de la chirurgie reconstructive, avec ses techniques effrayantes (poids suspendus à la mâchoire, greffe d'os de bébé, reconstitution du nez par fixation de la face dans le biceps, et encore toutes sortes de prothèses) sont narrés non sans humour *«Ma greffe osseuse ne prend pas. Le chirurgien m'assure qu'il n'a pas dit son dernier mot. je ne suis pas près d'en prononcer un.»*

Le premier mort aperçu, un jeune soldat tué par la ruade d'un cheval du train qu'on a omis de castrer, donne le ton. La guerre n'est pas glorieuse, elle n'est pas odieuse non plus, elle est simplement une fatalité. Les blessés assemblés dans leur lazaret très fermé ne montrent pas de révolte pacifiste: ils combattent la tentation du suicide «pour ne pas terminer le travail des Allemands», et se consolent avec ce sentiment du devoir accompli, dont Marc Bloch a dit dans *L'étrange défaite* toute l'importance. La durée de la guerre et l'accumulation des morts, bien plus que les douleurs subies amèneront les personnages au pacifisme. Les hommages et les médailles, toujours donnés hâtivement, perdent toute signification, comme cette réception à Versailles, pour la signature du Traité, où Clémenceau croit impressionner les plénipotentiaires allemands par la présence de ces grands blessés.

De la douleur et de l'enfermement partagés naîtra une amitié durable entre trois des pensionnaires de cette chambrée: un ingénieur républicain de Dordogne, un aristocrate catholique breton et un aviateur juif. Un échantillonnage bien français, qui n'est pas sans rappeler celui de *La grande illusion* et qui traversera l'après-guerre en cultivant le goût de vivre, propre à ceux qui *«n'avaient plus peur de rien parce qu'ils n'avaient plus rien à perdre»*.

Ajoutez à toutes ces qualités une belle histoire d'amour, faite de chassés-croisés et de rendez-vous manqués, et vous aurez compris qu'on tient là un riche roman d'initiation, qui devrait en toute justice s'imposer rapidement dans les écoles, aux côtés du *Vieux qui lisait des romans d'amour*, de Luis Sepúlveda.

C. S.

Marc Dugain
La chambre des officiers
Pocket, décembre 1999, 171 p., Frs 9.80

Épargnez-vous cette peine

Anne Cunéo
Le trajet d'une rivière
Bernard Campiche, Frs 42.–
(Disponible en Folio)

N'oubliez pas de ne pas lire le navet intitulé *Le trajet d'une rivière*, pondu par Anne Cunéo, publié par Bernard Campiche, puis par Denoël.

Pédanterie fleur bleue, dialogues constipés, humanisme pesamment rétrospectif, européanisme de pacotille, sens de l'histoire aussi aiguisé que les genoux de ma grand-mère et conduite narrative d'une harlequinade cartlandisée: tout y est.

Le message: les Anglais sont parfois perfides, surtout quand ils sont protestants; toutefois les catholiques ne valent guère mieux, surtout quand ils sont aussi bornés que les protestants. Mais Montaigne quel sage sage, Henri IV quel gentil roi, Shakespeare quel grand écrivain et Monteverde (notez l'audace graphique) quel admirable musicien! Il fallait donc inventer un personnage qui les lise ou, mieux, les rencontre, les reconnaisse, et soit reconnu par eux.

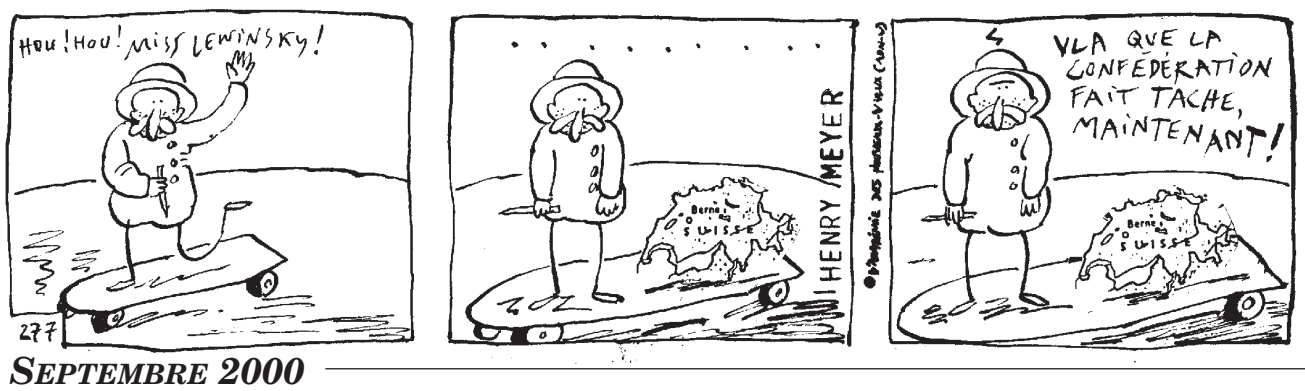
Bref, c'est un monument d'inepties gentillettes et bien-pensantes, péniblement agencé en pseudo-mémoires héroïques et gâteuses. Il est donc paru en livre de poche (Folio 2910), après avoir reçu le prix des libraires –qui, parfois, font désespérer de leur profession. *(R. B.-F.)*

Nouveau

Voici l'ethnologie consommatoire

L'Inde, un jour, une nuit
Catalogue Globus, s. l. n. d. [2000]

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



Rap. des aut. féd. sur la pol. cul.

À quoi servent les rapports fédéraux sur la culture?

À 24 ans d'intervalle, les autorités fédérales nous ont donné à lire deux copieux rapports sur la politique culturelle et l'encouragement à la culture en Suisse: le rapport Clottu de 1975 –*Éléments pour une politique culturelle en Suisse*– et le rapport de l'Office fédéral de la Culture (OFC) de 1999 –*Payante, la culture? La situation de la culture suisse en 1999: Discutons d'une politique culturelle*. Contrairement à d'autres pays européens, la Suisse s'est peu dotée en moyens institutionnels pour mener une réflexion sur la culture et suivre l'évolution des industries culturelles. Enchâssé dans la constitution et ses révisions ultérieures, le sacro-saint principe de subsidiarité –qui rejette toute forme de centralisation et consacre une hiérarchie de prérogatives en matière culturelle des niveaux communaux et cantonaux, en passant par le domaine privé, jusqu'au niveau fédéral– est responsable de cette carence. Après deux tentatives infructueuses (1985 et 1994) pour inscrire un article sur la culture dans la constitution, ce n'est qu'en 1999, à l'occasion de la votation de 1999 sur la révision de la constitution, qu'une telle disposition permet à la Confédération d'intervenir lorsque les activités culturelles présentent «un intérêt national» (art. 69). Cette relative indifférence à l'égard de la culture se trouve renforcée par la pauvreté des statistiques culturelles en Suisse, ainsi que par le désintérêt du Département fédéral de l'Économie publique pour élargir les indicateurs culturels présidant à la récolte de données.

Le rapport Clottu cherchait justement à lutter contre cette indifférence par un élargissement de la «démocratie culturelle», mais il est tombé dans les oubliettes de l'histoire –enterré en quelque sorte par la récession économique du milieu des années soixante-dix. Le rapport de l'OFC a ainsi raison d'affirmer qu'il mérite une relecture: s'il est vrai que la Commission Clottu n'a pas présenté une «conception globale de la culture», *«elle a défendu avec détermination l'idée d'un article constitutionnel sur la culture et plaidé avec force pour que soient donnés à la Confédération les moyens faisant d'elle l'instance de coordination de l'encouragement cantonal, communal et privé de la culture, de même qu'un organisme de médiation et d'information de la vie culturelle suisse ("un centre national suisse de documentation et d'études en matière culturelle").»* Par ailleurs, elle a énoncé, sur la base d'une analyse précise des conditions économiques des différents secteurs de la culture, un certain nombre de recommandations souvent audacieuses. Si l'on se réfère aux chapitres concernant le secteur du livre, malgré le passage des années et l'évolution profonde qu'a subie celui-ci, les analyses et mesures préconisées concernant les maisons d'éditions, les librairies et la distribution des livres gardent toute leur pertinence: par exemple, tous les arguments en faveur du prix unique du livre s'y trouvent réunis!

La parution du rapport de l'Office fédéral de la culture en juin 1999 peut être considérée comme un événement politique. Il n'est pas issu d'une commission parlementaire dûment mandatée, mais d'une application et d'une interprétation courageuse de l'article 69 de la Constitution: l'OFC estime qu'il est de l'«intérêt national», à la fois, de s'interroger sur les politiques culturelles menées en Suisse et de mobiliser tous les acteurs culturels concernés pour élaborer une politique culturelle plus cohérente au niveau suisse. Les prises de position de l'OFC et de la Fondation Pro Helvetia (en 1999 et en 2000) en faveur du prix unique pour le livre en Suisse en découlent directement. Composé de trois parties, le rapport avait pour ambition de faire: 1) le bilan des politiques culturelles depuis 1975 et par rapport aux recommandations du rapport Clottu, 2) de faire un état des lieux des différents secteurs de la culture et 3) d'exposer les projets et programmes culturels de l'OFC et de Pro Helvetia. Si le rapport s'acquitte bien sur le bilan, l'état des lieux des secteurs culturels laisse beaucoup à désirer. Confié à des créateurs ou à des journalistes qui ont rencontré de nombreux acteurs culturels, nous avons droit à un pot pourri de désirs, d'estimations des besoins, de lamentations et de revendications –certes intéressants à entendre et à découvrir– mais qui laisse la part belle à l'expression de subjectivités les plus diverses au détriment d'une analyse sérieuse des politiques culturelles et de leur réalisation par rapport aux contraintes économiques, politiques et sociales où elles s'inscrivent. Les deux chapitres sur le secteur du livre sont révélateurs à cet égard: aucune analyse significative ne nous est proposée sur les aspects économiques de la création, de l'édition, de la librairie et de la distribution. En ce qui concerne l'avenir d'une politique culturelle suisse et des projets ou programmes qui en découlent: les mots clefs sont «coordination, information et mise en réseau». Ces mots sont dans l'air du temps: les tenants du néolibéralisme et du management de la «nouvelle économie» en ont fait leurs mots d'ordre. Il faudrait plutôt veiller à voir comment ils s'articulent aux conflits d'intérêts qui agitent le bocal de la culture, entre les créateurs et les pouvoirs publics, entre les promoteurs d'une culture «libre» et innovatrice et les défenseurs des forces du marché où la culture est livrée aux ravages de la compétition.

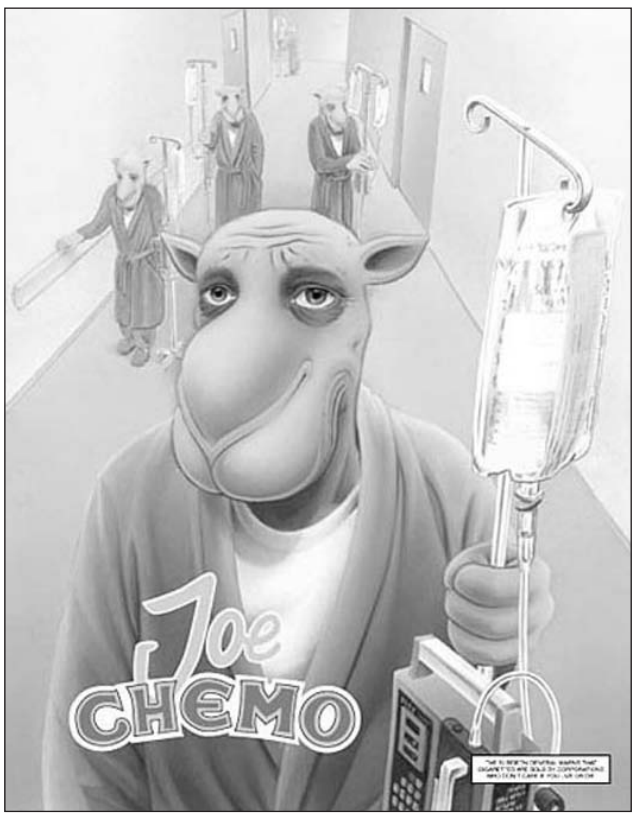
Les rapports fédéraux sur la culture sont des opérations coûteuses, ils seront «payants» dans la mesure où nous les prenons au sérieux en les sortant des tiroirs où ils dorment trop souvent et où nous en débattons sur la place publique pour mener à bien des projets qui tiennent véritablement compte des enjeux de la culture à notre époque.

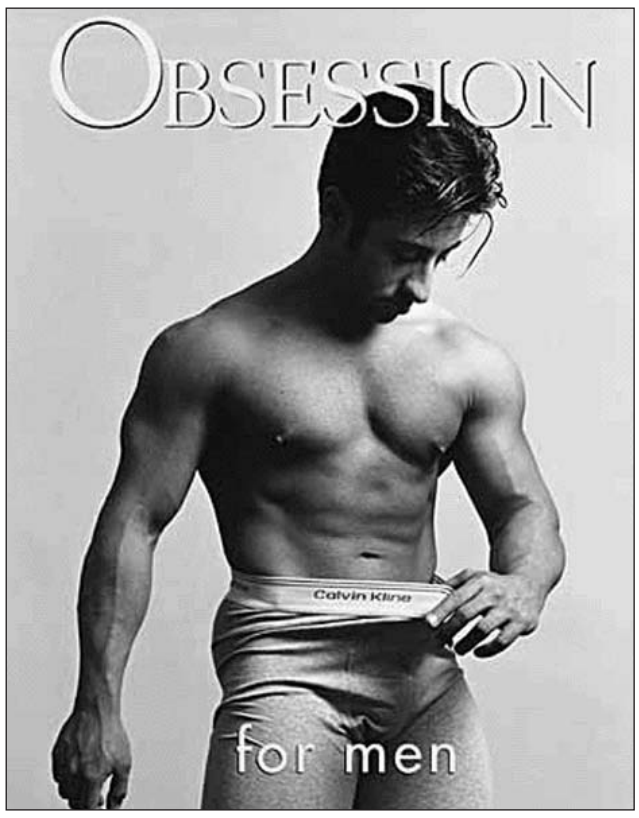
J. R.

Publicircé

À chaque contrée son génie propre. Alors que l'Islande confie au secteur privé la confection de son arbre généalo-génétique, une entreprise suisse parachève le rêve des vendeurs de tous les temps : mettre en fiche les habitudes consommatoires d'un peuple entier. La carte à codebarres, qui fait de chacun son propre dénonciateur, voilà bien la version moderne de la servitude volontaire. De nos jours, le délire marchand accélère sa course en avant, avec ces malheureux qui croient exister par leurs habits de marque (souvent de contrefaçon, mais dans l'économie monétaire, c'est le signe qui compte) et se transforment en panneaux commerciaux vivants. Internet, avec sa franchise balourde, a baptisé comme il convient la suggestion d'achat basée sur l'analyse des commandes antérieures : *push mail*. *The pusher*, on ne saurait mieux résumer le lien que la consommation entretient avec la drogue.

Et pourtant. Tous les sondages et toutes les conversations le démontrent : les Européens, surtout sur le continent, un peu moins en Grande-Bretagne, restent méfiants, voire critiques à l'égard de la face la plus visible du grand décervelage : la publicité. La réclame incarne en effet l'aspect le plus visiblement cynique du commerce. Sans parler des sentiments que suscite l'entreprise textile italienne qui fait vendre les mourants, il y a de quoi s'étonner des paradoxes qui agressent le bon sens où que notre regard se porte. Comment ne pas réagir, par exemple, lorsqu'à l'occasion du cinquantenaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme, des affiches proclament *«Ça fait 50 ans qu'elle emmerde les dictateurs», «Depuis 50 ans, elle a la haine de l'exclusion», «La liberté d'expression est née sur les murs : les afficheurs vous offrent la possibilité de vous exprimer»* ?





Deux antipublicités du groupe canadien Adbusters

Contestation interne

Peut-on retourner les fusils, faire de la pub contre la pub ? C'est ce que croit le Comité des Créatifs Contre la Publicité (CCCP), qui édite la revue *Casseurs de pub* : *«Nous voulons galvaniser la résistance contre tous ceux qui tendent à détruire la nature, la beauté, la liberté, à conditionner nos idées, à réduire nos vies à celle de consommateurs. Nous voulons vivre nos convictions. Être les acteurs du progrès. Nous voulons du sens.»* Une telle profession de foi donne bien sûr envie de battre des deux mains, mais la lecture de cette «revue de l'environnement mental» freine tout de même l'enthousiasme. *Casseurs de pub* est fait de textes courts, de slogans à l'emporte-pièce, de détournements au marteau-piqueur, de parodies appuyées, d'affichettes bariolées. Tout révèle que les auteurs viennent du sérail publicitaire et en prolongent les valeurs. Il n'en reste pas moins que la «journée sans achats» ou la «semaine sans télévision», lancées par la revue canadienne *Adbusters*, inspiratrice du CCCP, font utilement campagne en faveur de nécessaires cures purgatives.

Le site Internet *Nopub* adopte une attitude résolument technicienne. Réservé aux abonnés français, mais annoncé pour l'Espagne, la Suisse, la Belgique et les Pays Bas, il prétend filtrer les pages du vouèbe et vous les livrer dénuées des bandeaux, timbres et autres animations commerciales qui les colonisent. Le logiciel ne coûte rien, mais l'accès en est modestement tarifé, ce qui est plutôt bon signe, tant la gratuité des nouvelles-technologies-de-l'-information-et-de-la-communication cache souvent la vieille technique du dumping. Les annonces publicitaires payantes pour *Nopub* ont été écartées par TF1, France 2/3, Canal+, M6, *Yahoo* et *Wanadoo* (mais –honneur ou fragilité de la presse– acceptées par *Libération*, *Les Échos* et *La Tribune*). De même, l'achat de quelques secondes pour la diffusion du film en faveur de la semaine sans télévision avait été refusé par le «Bureau de Vérification de la Publicité» au motif intéressant qu'il ne constitue ni une publicité *(«toute forme de messages télévisés diffusés contre rémunération ou autre contrepartie en vue, soit de promouvoir la fourniture de biens et services, soit d'assurer la promotion commerciale d'une entreprise publique ou privée»)* ni un message non-publicitaire (*«tels que ceux diffusés dans le cadre des campagnes des organisations caritatives et des campagnes d'information des administrations»*). Bien sûr, les Nouvelles Messageries de Presse Parisiennes (NMPP) n'ont pas accepté de distribuer *Casseurs de Pub* en kiosque. La logique du profit ne va tout de même pas jusqu'à tolérer exagérément le discours anticommercial.

Un syndicat de victimes

Le lecteur doctrinaire atteindra un niveau d'argumentation plus développé dans les caves conspiratives où semble se réunir le groupe «Résistance à l'Agression publicitaire». Les activistes d'un jour ou de toujours y retrouveront la tradition militante : pétitions-modèles (*«Pas de publicité dans ma boîte aux lettres», «Non à la publicité au cinéma, oui au court métrage : plutôt une fois 15 minutes de rêve que quinze fois une minute de vide !»*); manifestations contre l'affichage illégal (près de la moitié des panneaux installés en France); défense de la langue française (et de la véritable langue anglaise). La proclamation des principes ne manque pas non plus à l'appel : *«le droit de chacun, y compris des entreprises, à communiquer ne peut être dénié. La réclame doit simplement respecter certaines règles élémentaires, un «savoir-vivre» en quelque sorte, qu'il n'est pas inutile de rappeler : s'interdire le mensonge et la manipulation, ne pas user de ressorts indignes tels que la violence, le sexisme ou le racisme, respecter l'intimité d'autrui –on devrait pouvoir échapper à la publicité que l'on n'a pas sollicitée–, permettre un droit de réponse, respecter l'environnement et la sécurité de chacun.»*

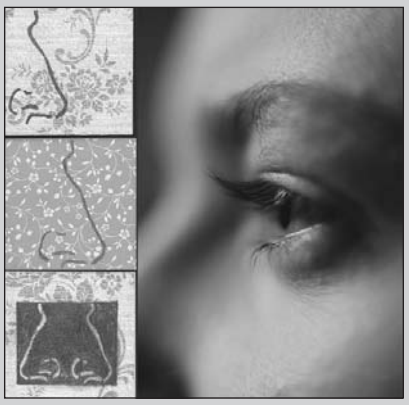
L'activité la plus réjouissante de RAP réside dans son théâtre de rue, par exemple *L'exploitation du Père Noël*, saynète dénonciatrice interprétée de manière sauvage dans les grands magasins au milieu de la cohue du mois de décembre. La publicité impose sa présence agressive au cinéma, et le spectateur l'accepte passivement ? Voici une manière, amusante en plus, de changer la donne : *«A la seconde même (ou peu s'en faut) où apparaît sur l'écran la toute première image du tout premier film publicitaire, les militants s'extirpent de la masse et jaillissent, tels des diablotins de boîte à malice, hors de leurs places. Pas de scénario particulier, pour cette 26e action-cinéma, mais une gesticulation à tendance sensiblement délirante. Les trublions rejoignent tous en même temps le «poste» que chacun s'attribue à lui-même dans le feu de l'improvisation. Qui le visage dissimulé derrière un abominable masque en daim vert ; qui armé d'un appeau qu'il fait tournoyer non sans frénésie au bout d'un fil ; qui brandissant un parapluie ouvert ; qui, équipé d'un masque de plongée et d'un tuba, grimpant sur une rambarde au pied de l'écran pour tirer avec un pistolet d'enfant sur les images défilantes ; qui, enfin, s'acharnant sur un extenseur musculaire comme sur un accordéon pour accompagner ses propres couplets proférés sur un ton de parfaite ivrognerie, etc. Il n'en faut pas plus pour instaurer un véritable pandémonium, disons plus simplement un joyeux bordel.»*

J.-F. B.

Casseurs de pub
N° 1, novembre 1999, FF 25.–
http://www.antipub.net
Son équivalent canadien, nettement plus étoffé : http://www.adbusters.org
Nopub
http://www.nopub.com/
Résistance à l'agression publicitaire
(site sans image, janséniste) :
http://www.antipub.net/rap/index.htm

(Annonce)

Expositions

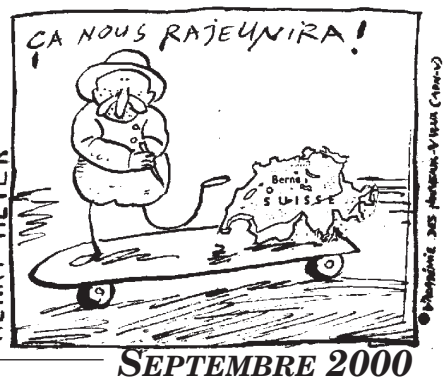


Francesca Piazza
Photos
Du 2 au 16 septembre
Vernissage le 2 septembre à 11h00

Stéphane Zaech
Paysages
Du 23 septembre au 14 octobre
Vernissage le 23 septembre à 11h00
Visite guidée le 5 octobre à 18h00
Décrochage le 14 octobre à 11h00

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



HENRY MEYER

Poussières d'antan

DEPUIS que les services publics et le statut des fonctions d'intérêt collectif qui vont avec, dans lesquels je persiste à voir un garant de qualité ainsi qu'un gage de relative impartialité de l'État, sont flétris comme marques d'infamie et de ringardise, sinon démantelés pour être sous-traités ou privatisés au nom d'une prétendue modernité, je ne peux me défendre, face à cette déroutante inversion des signes, d'une entêtante impression de déjà vu. Refeuilletant incidemment Marc Bloch, je me suis souvenu d'un développement de l'auteur qui, *mutatis mutandis* (de métier Marc Bloch était médiéviste), m'a donné à penser. Intitulons-le par commodité «la parabole du chevage».

Exposant dans sa somme inachevée (du fait de 1939-1940) sur la société féodale la pratique des affranchissements dans l'État franc du IXe siècle, l'historien constate qu'au-delà de leur variété ils se réduisent à deux grandes catégories d'actes: *«Tantôt l'affranchi échappait désormais à toute autorité privée, autre que celle dont il pouvait plus tard, de son propre gré, rechercher l'appui. Tantôt, au contraire, il demeurait astreint, dans son statut nouveau, à certains devoirs de soumission, soit envers son ancien maître, soit envers un patron nouveau –une église, par exemple– auquel ce maître consentait à le céder.»* Dans ce dernier cas, les obligations transmises de génération en génération aboutissaient à la création d'une véritable clientèle héréditaire. Des deux types de «manumissions», seul le second était fréquent, qui conservait au manumisseur un dépendant, tandis que le manumis trouvait d'emblée un protecteur. Confirmation significative des implications d'une telle dépendance: la subordination ainsi contractée passait pour si forte que l'Église répugnait à accorder l'ordination à ces hommes encore enserrés dans des liens à ses yeux trop étroits.

Habituellement, l'affranchi était en même temps le tenancier de son patron, soit qu'il eût déjà été «chasé», soit que la libération s'accompagnât d'un don de terre. D'autres charges plus personnelles venaient souligner la sujétion: une part de l'héritage perçue à chaque mort par le patron; plus souvent une taxe par tête qui d'année en année frappait l'affranchi comme, après lui, chaque individu de sa descendance. Tout en procurant un revenu régulier, ce «chevage» (1), grâce à la courte périodicité des levées, empêchait que le lien ne tombât dans l'oubli. Ce modèle d'inspiration germanique fut imité dans presque toutes les manumissions, pourvu qu'elles comportassent «l'obéissance».

Dès le IXe siècle, le chevage fit tache d'huile et devint le signe spécifique de tout un groupe de dépendances personnelles ayant pour caractères communs, de la part du subordonné, une humble soumission généralement héréditaire, et de la part du protecteur un droit de commandement générateur de perceptions lucratives.

Le vieux et le neuf

Il s'ensuivit une redistribution complète des catégories juridiques et sociales, qu'on ajusta comme on put, au prix d'un changement de sens, à une notion familière depuis un temps immémorial à la conscience collective: l'antithèse de la liberté avec la servitude. Les esclaves tenanciers ou ceux de la «provende» du maître différaient de ceux de l'Antiquité, mais la distinction entre libres et non-libres (*servi*, d'où serfs) subsista.

Si presque tout un chacun avait un seigneur, on conçut l'idée que la liberté prenait fin où cessait la faculté du choix, exercée au moins une fois dans sa vie: *«Toute attache héréditaire passa pour affectée d'un caractère servile.»* Alors que le vassal renouvelle sa dépendance, les héritiers d'affranchis ou d'humbles commendés naissent avec la macule servile de la dépendance. Bâtards, étrangers ou «aubains», juifs parfois y furent soumis. On en fit des serfs. Signe d'une libération antérieure, le chevage devint la marque d'une dépendance avilissante. Preuve jusqu'alors de leur liberté partielle, il se mua au détriment de la masse des humbles dépendants en indice de leur relatif asservissement. Leurs ancêtres s'étaient engagés jusque dans leur descendance à payer un droit inextinguible de sortie de la servitude. Leurs héritiers s'y trouvaient renfoncés par cette capitation même.

De fait, beaucoup se sentirent floués par une si complète inversion des signes, de nombreuses protestations s'élevèrent, et les juristes ne surent pas toujours exactement où classer tel ou tel groupe, selon notamment son degré de puissance. Ainsi, des bourgeoisies de la France septentrionale acquittèrent le chevage, tout en étant réputées libres. Comme tout système contraignant de classement social, la dichotomie médiévale engendrait des catégories mixtes, monstrueuses quant au principe classificateur adopté. Ce furent, si l'on veut bien me passer ce criant anachronisme, les *Mischlinge* de l'époque.

Historiquement, nous voilà bien loin de l'expression de mon désarroi initial. Et il faut se défier de toute transposition hasardeuse. Cette rêveuse tribulation médiévale, sous la conduite éclairée de Marc Bloch, me semble cependant bien parlante. Il y est question de l'agissante dialectique du vieux et du neuf, des changements subreptices ou brutaux qui s'opèrent dans les tables sociales comme des hésitations révélatrices de la terminologie. Surtout, elle met en évidence la précarité de toute conquête collective quand elle manque à se soutenir par des moyens économiques et politiques adéquats. Sémantiques aussi, tant il est vrai qu'il y a péril à se laisser dicter les mots des autres et que toute novation dans le vocabulaire, si elle n'est pas discutée par ceux qu'elle vise, menace de se réifier en contrainte juridique.

L. M.

Marc Bloch
La Société féodale
Albin Michel, 1994, 710 p., Frs 29.50

(1) Du latin *caput* la tête. La dérivation savante produit entre autres *capital* ou *capitation* (en anglais *cattle*, le bétail). La dérivation populaire *chef*, *chevage, chepte*l (mort ou vif –en vaudois *chédail* ou *bétail*), ou encore, toujours en anglais, *chattels* (les biens meubles ou mobiliers).

Jean-Christophe Brochier & Hervé Delouche
Les nouveaux sans-culottes
Enquête sur l'extrême gauche
Grasset, janvier 2000, 286 p., Frs 39.70

Outre ses trois cents variétés fromagères, l'exception culturelle française présente aux Européens ébahis un plateau de quelques dizaines d'organisations d'extrême gauche encore vivaces, et même ragaillardies par les grandes grèves de 1995. Brochier et Delouche, suffisamment proches de leur objet pour éviter les banalités journalistiques, abordent le sujet d'une façon œcuménique: ils parlent de tout le monde, à l'exclusion des lambertistes.

De nombreux portraits de militants révèlent des trajectoires personnelles originales (comme cet ancien proche de Debord devenu dirigeant d'une des tendances de la LCR); plus que les anciennes, les organisations apparues récemment (SUD, FSU, CNT, AL, ATTAC, ACT-UP, AC!, DD!!, RAS-LE-FRONT, SCALP, etc.) sont décrites en détail. La conclusion est un rappel des débats en cours, pas toujours nouveaux: rôles respectifs du mouvement social et des organisations politiques, formes du travail actuel, revenu garanti pour tous, ou abolition de l'État-Providence, légalisation des drogues, etc.

Ce livre rafraîchira les idées de ceux qui en étaient restés aux années septante. Reste le problème, toujours capital au pays de l'Académie, de la dénomination. Comment faut-il baptiser le bébé: gauche de la gauche, gauche de gauche, gauche radicale, gauche rouge? *(J.-F. B)*

Jacques Bouveresse
Prodiges et vertiges de l'analogie
Raisons d'agir, octobre 1999, 158 p., Frs 9.10

Souvenez-vous: en 1996, un universitaire avait réussi à faire publier dans une revue de *cultural studies* américaine un article bourré d'incohérences scientifiques pour mieux dénoncer ensuite l'imposture qui règne dans ces milieux, souvent inspirés par les plus prestigieux intellectuels européens. Tous ceux qui s'étaient réjouis du canular du professeur Sokal se doivent de lire le petit livre de commentaires, sous-titré *De l'abus des belles-lettres dans la pensée,* que lui consacre Jacques Bouveresse.

Bien qu'il soit publié aux côtés de Pierre Bourdieu et de Serge Halimi, le professeur de philosophie au Collège de France n'a rien du sait-tout péremptoire ou du polémiste flamboyant. Rien de moins spectaculaire que cette argumentation nuancée, sans cesse restreinte et recadrée; mais quelle efficacité! Si Régis Debray, incarnation boudeuse d'un certain messianisme logomachique qui a de beaux jours derrière lui, y joue le rôle de la tête de Turc pour ses acrobaties à partir du théorème de Gödel, c'est le manque de rigueur de toute une culture littéraire qui est ici stigmatisé, comme ces lacaneries diverses qui fleurirent naguère et qui consistaient essentiellement à déplacer des concepts d'une case à l'autre dans le damier des sciences zumaines.

Le plus intrigant dans cette «affaire Sokal» aura finalement été la réaction des médias français: Bouveresse décortique finement les procédés navrants qui ont été mis en œuvre pour éviter de débattre du fond: amalgame entre critique et censure, réflexe de martyrs éternels, défense patriotique de «nos» intellectuels nationaux attaqués par les positivistes bornés d'outre-Atlantique. Mais, comme l'écrit l'auteur, *«on ne peut plus s'étonner de rien dans un pays où un auteur comme Philippe Sollers arrive encore à se faire passer pour une sorte d'auteur maudit.» (J.-F. B)*

Non aux exclusions

Les extra-terrestres ont aussi droit au camping

SportMax, l'univers du sport, tous-ménages, printemps 2000

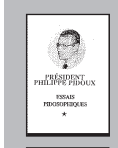
Mœurs olympiques

«La Ville pourrait par exemple forcer la porte des fédérations présentes sur son sol, exiger d'elles de participer à la vie de la cité et, pourquoi pas, profiter du passage de champions à Lausanne, et sous l'égide d'un contrat moral reconnu par toutes les fédérations, leur proposer de rencontrer les jeunes de la région sous un podium permanent au cœur de la Ville.»

Denis Pittet, *Le Matin*, 5 juin 2000

Nos publications encore disponibles

Citations du Président Philippe Pidoux
doré à la main, signet en nylon, 1991, 16 p., Frs 5.–



Essais pidosophiques du Président Philippe Pidoux
relié toile isolante, 1995, 16 p., Frs 5.–

L'Etat de Vaud existera-t-il encore en l'an 2000?
Colloque multimédia et métadisciplinaire, 1996, 104 p., Frs 12–

Jean-Pierre Tabin
La cuisine distinguée
Les recettes du chef toqué
1996, 56 p., Frs 19.–

Distinction Publique
Bimensuel romand
1992, 8 p., Frs 3.65

La Nouvelle Distinction
Revue européenne mais romande
1994, 20 p., Frs 4.–

Minna Bona
1983, Journal d'Afghanistan
Feuilleton de 1995 à 1999
1999, format A4, 58 ff, Frs 15.-

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Sur le rosé

LE rosé était le vin rouge le plus répandu jusqu'au XVIIIe siècle. Apparemment contradictoire, cette assertion signifie en fait que le vin rouge tel que nous le connaissons aujourd'hui est une invention récente. Jusqu'au XVIIe siècle, les «vignerons» n'avaient pas l'habitude de faire macérer les peaux de raisins noirs qui contiennent les matières colorantes avec le jus de la pulpe, et le vin rouge était ainsi très peu coloré, presque un rosé. Même si d'un point de vue purement linguistique, le rosé n'existait pas, quelque chose qui lui ressemblait servait de vin de référence. Sa gloire passée semble bien loin aujourd'hui, et il paraît condamné aux actions à Frs 18.99 le carton de six.

Il faut dire que le rosé de qualité n'intéresse pas grand monde. Le grand public le trouve trop cher (son prix de revient naturel n'est pas plus bas que celui d'un vin rouge correct) et se satisfait de son petit rosé par une température de service proportionnelle à la qualité du produit. Les amateurs, eux, ne lui lancent guère qu'un regard dédaigneux, d'autant plus si ce sont des hommes. Le rosé se transforme alors dans leur bouche en un énième vin pour les femmes.

Devant cette débâcle commerciale quasi-généralisée –avec comme conséquence des prix du vrac parfois dramatiquement bas– un certain nombre d'appellations résistent et rencontrent le succès à des prix élevés: Sancerre rosé, Marsannay rosé, Tavel, Bandol rosé, Œil-de-Perdrix de Neuchâtel. Elles ont toutes en commun de proposer des volumes relativement faibles, d'avoir misé sur un produit de qualité disons relativement homogène et bonne, et de s'appuyer soit sur la réputation d'un frère de couleur portant le même nom (Sancerre blanc, Bandol rouge), soit sur une particularité d'appellation bien exploitée dans la promotion du produit. Tavel est le seul village de France où l'on ne peut produire que du rosé; le Marsannay rosé s'appuie sur la notion d'appellation «village» prestigieuse en Bourgogne, alors que le Bourgogne rosé est un générique régional. Sur même modèle, le Bouzeron aligoté se vend désormais plus cher que le Bourgogne aligoté. Un autre phénomène est encore plus étonnant et mérite d'être souligné: il s'agit du rosé Côtes-de-Provence des Domaine d'Ott. Référence internationale incontournable pour les grands hôtels, le rosé de ce domaine se vend aujourd'hui à plus de Frs 30.– dans le commerce et à plus de Frs 70.– dans les hôtels et restaurants qui le proposent avec une grande régularité. Il s'agit là du succès d'une marque qui a su faire accepter son prix élevé par une clientèle internationale aisée.

Les négociants américains ont adopté une autre stratégie pour améliorer les ventes du rosé qu'ils produisent à base de Zinfandel: ils l'appellent simplement White Zinfandel. Travestissement linguistique et supercherie? Peut-être. Dans tous les cas, l'expression «buveur d'étiquettes» prend ici tout son sens. Ce cas d'outre-Atlantique n'est pas sans rappeler certaines pratiques courantes en Suisse consistant à faire du vin blanc avec des raisins noirs, comme la Dôle blanche du Valais ou la Perdrix blanche de Neuchâtel. Ces derniers sont administrativement et légalement considérés comme des vins blancs, mais du fait de leur légère teinte saumonée, bon nombre de consommateurs les prennent pour des rosés. À Neuchâtel d'ailleurs, le même vin issu d'un pressurage direct de pinot noir peut être mis en bouteille sous le nom de Perdrix Blanche –dans ce cas, ce sera un vin blanc– ou d'Œil-de-Perdrix, et dans ce cas ce sera un rosé. Dans les faits, la plupart des vignerons qui ont ces deux cuvées dans leur gamme préfèrent avoir une macération de quelques heures pour l'Œil-de-Perdrix afin de le distinguer de la Perdrix Blanche. Mais légalement, si certains Œil-de-Perdrix ne peuvent pas être embouteillés sous le nom de Perdrix Blanche –tous ceux qui n'ont pas été obtenus par pressurage direct– toutes les Perdrix Blanche pourraient l'être sous celui d'Oeil-de-Perdrix.

On touche là aux limites de la distinction vin blanc/vin rosé. À l'opposé, certains vins italiens nommés *Rosso cerasuolo* ou certains clairets sont à la frontière entre les rosés et les rouges. Certains s'appellent rosés mais sont presque des rouges, d'autres s'appellent rouges mais sont en fait plutôt des rosés. Là encore, la limite n'est pas facile à établir. Faut-il la chercher dans le procédé d'élaboration? À partir de x heures de macération un rosé devient un vin rouge. Mais, dans ce cas-là, on ne tient pas compte de la diversité des cépages qui donnent plus ou moins vite, plus ou moins de couleur. On pourrait aussi être tenté de fixer une mesure de la couleur par analyse en laboratoire. Alors certains rosés comme le Tavel auraient plus de couleur que certains vins rouges de chez nous. Cette hétérogénéité des rosés se retrouve évidemment en dégustation avec des styles très différents. Certains lorgnent du côté des blancs avec une acidité assez soutenue, et une bouche très fraîche. D'autres avec des arômes exubérants de petits fruits nous emmènent plutôt du côté des vins rouges.

Au-delà des aspects purement commerciaux, le rosé peine à trouver une identité propre et à obtenir une reconnaissance des milieux de la gastronomie. Le désintérêt général que lui portent la plupart des restaurants étoilés en est le signe le plus patent. Afin de tenter de lui donner une dignité gastronomique et d'intéresser les sommeliers et les amateurs, quelques vignerons s'essayent au rosé élevé sur lies en barriques, à la manière d'un vin blanc de Bourgogne. Encore très rares, ces bouteilles ont bien évidemment suscité la polémique. Leurs détracteurs leur reprochent de trahir en quelque sorte l'esprit du rosé qui est d'être un vin de soif à boire frais sous la tonnelle. Quant à moi, les trois que j'ai pu déguster m'ont plutôt convaincu. Elles ont en tous cas réussi le difficile exercice de la barrique en évitant toute lourdeur boisée au détriment de la fraîcheur. Quoique différentes, elles offraient une jolie complexité aromatique et une richesse intéressante. Barrique ou non, il existe aujourd'hui de nombreux rosés de qualité qui vous éviteront troubles gastriques et autres céphalées (en consommation modérée bien sûr…) et dont l'achat permettra au vigneron de vivre correctement. Des rosés sans pilule du lendemain en quelque sorte.

J. M.

Le cochon des mers

DANS la morue tout est bon. La tête, la vessie natatoire, les œufs, le sperme, le foie et les tripes ont servi à l'alimentation des hommes et des animaux domestiques. Dénués de tout, les Islandais allaient autrefois jusqu'à en consommer la peau et les arêtes (certes ramollies dans du lait caillé).

Avec ses 80 % de protéines et sa conservation quasi-illimitée lorsqu'elle est séchée-salée, la chair de la morue (aussi appelée *cod*, *torsk*, *kabeljauw*, *bacalao* et autres dérivés) est depuis le Moyen-Age une nourriture exceptionnelle, dont les carêmes imposés par l'Église –près de la moitié de l'année à certaines époques– et la cupidité des entrepreneurs esclavagistes (révulsés à l'idée de soustraire à la canne à sucre un demi-hectare de leurs plantations pour des cultures vivrières: voilà pourquoi vous vous régalez d'*acras* dans les Isles…) assurèrent le succès commercial.

Mille ans de prédations

La recherche frénétique d'une justification historique à la construction européenne fait depuis quelques années des Vikings un symbole mythologique en pleine résurgence. Ces féroces guerriers devraient plutôt servir d'emblème à l'apothéose de l'OTAN, puisque leur influence s'étendit au début du second millénaire du Canada à Nijni-Novgorod. C'est probablement à Leif Erikson et à ses joyeux compagnons que l'Europe doit la découverte des grands bancs de morue sur le plateau continental américain. Les pêcheurs basques en poursuivirent l'exploitation et conservèrent le secret de ces champs marins fertiles et rémunérateurs. Lorsqu'il remonta le Saint-Laurent, Jacques Cartier fut bien forcé de constater que les natifs de Biscaye et de Guipúzcoa avaient passé par là avant lui (la morue ne peut sécher à bord, il faut nécessairement l'exposer au vent à terre et donc bâtir des comptoirs, fussent-ils saisonniers): avec Christophe Colomb venait de finir le secret commercial le mieux gardé et de naître la société du spectacle.

La morue vit la bouche ouverte. Cette goinfresse avale tout ce qui passe à sa portée, atteint une masse de chair considérable, avec peu de graisse; aussi grégaire que les humains, elle nage par troupeaux de millions d'individus à proximité des côtes, et ne résiste guère lorsqu'elle est ferrée.

Ce fut la ruée. Elle dura jusque dans les années cinquante. Les millions d'œufs que pond chaque année une morue adulte servirent de pré-

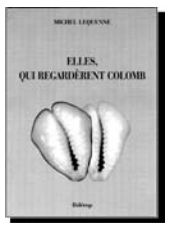
texte à la théorie de l'inextinguibilité des ressources morutières. La disparition était en route. Les Islandais, en étendant sans cesse leur domaine côtier, et en bousculant quelque peu les chalutiers britanniques et quelques croiseurs de la *Home Fleet*, purent sauver de l'extinction leurs bancs. Les Norvégiens de même. Pour la mer du Nord et surtout les abords de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Angleterre, les signes sont plus inquiétants. Depuis huit ans que la pêche à la morue est suspendue au Canada, aucun indice sérieux ne vient attester de la reconstitution des

gigantesques troupeaux qui attirèrent les terre-neuvas du monde entier pendant dix siècles. Effets irréversibles du chalutage, déplacement des courants marins (on sait que la calotte arctique a fortement reculé ces dernières années), surabondance des phoques –implacables moruphages– à cause de Brigitte Bardot, stade terminal de l'économie de chasse-cueillette qui fonda l'humanité: l'explication complète manque encore, mais le fait est là: la morue atlantique paraît bien avoir disparu.

Telle est la triste histoire que raconte Marc Kurlansky. Des recettes, comme celle de l'insurpassable brandade de Nîmes (dont le moelleux semble bien provenir du maintien de la peau lors de la réduction en purée), concluent cet ouvrage tout à la fois social, politique, littéraire, artistique, culturel et culinaire, c'est-à-dire de bon goût.

C. S.

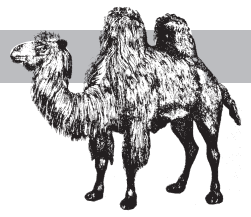
Marc Kurlansky
Un poisson à la conquête du monde ou La fabuleuse histoire de la morue
J.-C. Lattès, mars 1999, 333 p., Frs 40.80



Michel Lequenne
Elles, qui regardèrent Colomb
Fédérop, décembre 1997, 40 p., env. Frs 20.-

Voltaire disait de son exploit: *«C'est ici le plus grand événement sans doute de notre globe, dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand jusqu'ici semble disparaître devant cette espèce de création nouvelle.»*
Christophe Colomb, célèbre et mal connu (aucun portrait de son vivant, une origine longtemps disputée, une signature pyramidale encore indéchiffrable de nos jours), incarne la quintessence de l'homme moderne: génial et méprisable, conquérant et victime, inventeur et destructeur, pionnier de la connaissance et vecteur d'épidémies, rationnel et mystique, généreux et cupide.
Dans un essai d'une admirable brièveté, Michel Lequenne, colombologue émérite, fait le portrait de l'«Amiral de la mer Océane» au travers du regard de quelques femmes qui croisèrent son chemin: sa mère, ses compagnes successives, la reine Isabelle, une adolescente arawak et une princesse caraïbe. Et toutes d'aboutir à la conclusion de sa première épouse, sœur du gouverneur de Madère: *«Je ne sais même pas s'il m'a aimée ou s'il n'a aimé en moi que la promesse des îles. Je ne sais pas ce qu'il y avait au fond de son cœur.»*
Au contraire de la légende qui le fait se croire explorateur des Indes jusqu'à la fin de ses jours, il eut le sentiment, découvrant l'embouchure de l'Orénoque, d'avoir atteint un nouveau continent, mais il n'en fit part à quiconque. Vespucci, peu après, osa le faire. Ainsi, découverte dans l'erreur, l'Amérique fut baptisée dans l'erreur. *(C. S.)*

Le chameau rote (3)



Burb !

ET la chèvre broute. Je me demande ce qui se passe avec le suppositoire géant, celui pour lequel le Parlement vient de débloquer (encore une fois) un million de nos francs. Moi, l'idée de Swissmétro, je trouve qu'elle devrait être subventionnée par l'Emmenthal : quelle belle pub, une Suisse pleine de trous, pour le fromage fétiche de ce pays.

On peut lire dans la presse que Pascal Couchepin est un chef, un vrai : menton prognathe, yeux fixes, cervelle d'oiseau. Il pourrait peut-être postuler pour remplacer Stallone dans un prochain film, intitulé, par exemple, *Rambo à Martigny*. Ou Schwarzenegger pour *Terminator dans les Alpes*. On verrait Couchepinator sonner l'hallali et faire la loi, tout seul, comme il le faisait si bien quand il régnait sur la ville d'Octodure. Des méchants viendraient lui demander un peu de pouvoir ou un peu de fendant, et Coucherambo les tannerait, à coup d'hélicoptères de son copain d'Air Glaciers. Oh ! C'est ça qui serait beau. Et, après, des salauds de Kosovars écolos viendraient occuper illégalement les prairies habitées par des stations de ski bien de chez nous, mais Couchepinator serait là, fier, seul, et leur foutrait une de ces tannées. Ha, ha, ha, il ferait beau voir ! De Dieu, de Dieu… Et on pourrait voir le film chez Métrociné, il aurait d'ailleurs été réalisé par le Miguel Stucky en vidéo, en collaboration avec Freddy Buache ou avec Jean-Luc Godard.

À ce propos, il faudra sans doute bientôt modifier des choses dans les salles Métrociné. En effet, une motion a été déposée au conseil communal local demandant d'«Améliorer l'intégration des chiens en Ville de Lausanne». C'est Mme Villars, conseillère communale émérite, qui a déposé ce texte auquel la Municipalité doit répondre d'ici décembre. Un vrai problème, puisqu'il s'agit, je cite, *«d'améliorer la cohabitation entre les chiens, leurs propriétaires et tous les autres usagers des parcs et espaces publics»*. Ouais, ouais, ouaf, ouaf… Par exemple, on pourrait passer un film à toutous pendant que le maître ou la maîtresse regarde un film. On lui passerait *La ronde des os*, *Je fais mon caca dans un sac vert* ou *Chienne d'infidèle*, par exemple. C'est un créneau, à mon avis, tout à fait intéressant à développer. Métrociné ne s'y trompe pas, qui propose déjà dans la même optique des films pour filles pendant que les mecs se font du foot.

La chèvre cependant broute et le chameau rote. Burb !

Je me demande si je vais vous parler du dernier livre de Windisch, Ueli, sociologue objectif, donc droitier. Ça cause de l'immigration, et ça profère moult poncifs sur l'intégration des étrangers (encore des entités à intégrer, après les femmes et les chiens !). C'est écrit vite fait, c'est pensé vite fait, c'est documenté vite fait, c'est un peu un mélange de la *NZZ* et du *Matin*, avec un vernis genre nouvelle philosophie. Ça dégouline, évidemment, de bons sentiments, ce qui évite à Windisch de parler des vrais problèmes, ceux de la situation sociale, économique et politique imposée aux étrangers dans ce pays. Bref, à la réflexion, je ne vais pas vous parler du dernier Windisch, ça risque de m'énerver et qui, sait ? je pourrais finir méchant.

Mais revenons au chameau, qui couplé au dromadaire, devient chamadaire. Une bosse et demi. Et dans le demi, il y a la moitié de l'entier. Oh ! yeah, oyez.

«C'était un beau couple, eux. Elle était blonde avec les yeux roux, il était rouge avec les yeux blonds. Il avait un corps d'athlète, genre bifidus, elle était fine gracile, genre épilation définitive et trottinette urbaine. Elle aimait son *beauty case*, il aimait ses haltères. Ils étaient deux, ils s'aimaient, les nuits étaient torrides (à cause des haltères), les jours étaient torrides (déjà fait de la trot' à Lausanne ?), les après-midi étaient torrides, les matins étaient torrides, les soirs étaient torrides, les torrides étaient torrides. Or, un jour, ou une nuit, ou un matin, ou un soir, il advint que lui s'aperçut qu'il n'aimait plus elle. À moins que ce ne soit elle qui, tôt levée, l'œil hagard et le verbe mauvais, lui dit de se tirer. Quoi qu'il en soit, ils se séparèrent, laissant là, abandonné, le couple qu'ils étaient. Chacune et chacun, avec son regret, s'en alla, la moitié de leur amour morte dans le cœur.»

La morale de cette histoire ? L'amour est un bouquet de marguerites toujours à moitiés effeuillées. À poil les pétales !

C'est ainsi que le chameau rote (burb !), tandis que la chèvre broute, tête chercheuse dans l'herbe pisseuse. Mais où donc est passé son tout petit cabri ?

Ainsi va la vie.

J.-P. T.

Uli Windisch
Immigration. Quelle intégration ? Quels droits politiques ?
L'Âge d'Homme, 2000, 81 p., Frs 20.-

Revues vues et lues

Pas lire pas lu
N° 0, gratuit, abonnement annuel FF 100.–
BP 114, 30010 Nîmes cedex 4
Tout le contenu se trouve sur Internet :
http://www.plpl.org

Inspiré du très joli film de Pierre Carles *Pas vu pas pris*, qui démontrait brillamment les compromissions du monde télévisé avec les autres pouvoirs, ce journal de 8 pages entend démasquer les «faux impertinents» de l'an 2000. La canonnade pilonne autour d'un nombre restreint de têtes de Turc méthodiquement choisies : Karl Zéro, Daniel Schneidermann, Michel Field, Philippe Val, *Les Inrockuptibles*, *Libé*, *Le Nouvel Observateur* ou l'asthénique Guillaume Durand.
Bien sûr, on est loin de la polémique de haut vol : les arguments sont minçolets et répétitifs, le style besogneux. Le lecteur se demande même si la revue franchira le cap des nombres entiers. Mais la dernière page révèle, au moyen de documents reproduits (c'est tellement plus parlant), les talents méconnus du directeur de la rédaction du *Monde*. Animateur d'une émission intitulée modestement «Le Monde des Idées» sur La Chaîne Info (LCI, un sous-produit du bétonneur Bouygues), le patron du grand quotidien du soir présente avec une belle énergie et une avalanche de compliments Bernard-Henri Lévy, Philippe Sollers et Alain Finkielkraut, qui sont tous trois affublés du titre d'«éditorialistes associés» dans l'organigramme du journal qu'il dirige.
Comme il se doit, l'intitulé est du genre qui tue : «Edwy, roi du téléachat». *(J.-F. B.)*

Edwy Plenel, aussi fort que Pierre Bellemare.

À propos d'une image

Le chemin

Photo : L. Sambo

ARRÊTÉ un instant à l'entrée du chemin de broussailles et de pierres, le photographe a-t-il à ses côtés le compagnon d'un voyage imaginé : Nicolas Bouvier a chaussé ses souliers de marche. Les semelles cloutées vont s'enfoncer dans les touffes d'herbes sèches, crisser sur les cailloux du désert.

De chaque côté d'une courbe gracieuse, la plaine vide s'étale, caillasse juste marquée d'un signe : le dieu des pérégrins et des nomades –géant aux joues pustuleuses– leur fait un clin d'œil. (Ou est-ce le regard attentif d'un fabuleux mouton ?)

Les marcheurs ont repris leur chemin entre les murets de rocs branlants, inégaux, sur le sol râpeux où se terrent des insectes. On imagine, dans un trou, un petit frelon mâle excité. Ou les ailes violettes d'une abeille «maçonne» au corps noir velouté, affairée autour de son nid de mortier. Un orvet glisse, luit, disparaît dans une fente.

«La fin du jour est silencieuse. (…) *Le flux du voyage vous traverse et vous éclaircit la tête. Des idées qu'on hébergeait sans raison vous quittent.* (…) *La route travaille pour vous. On souhaiterait qu'elle s'étende ainsi, en dispensant ses bons offices, non seulement jusqu'à l'extrémité de l'Inde, mais plus loin encore, jusqu'à la mort.»*

Non, c'est peut-être le lever du jour. L'horizon s'éclaire. En marchant vers l'est (après la nuit, enroulés dans leurs vestes de feutre) vont-ils voir monter une fumée, deviner un village perdu, entendre jouer une clarinette dans la chaleur d'un café ?

Ou bien cette clarté au bout du chemin, si c'était la mer ? le sol plus pâle, du sable ? Une de ces dunes piquées de chardons gris ?

C'est plutôt la neige. Une coulée qui recouvre d'une frange mousseuse le front du géant (ou celui du mouton). Ils vont monter, s'enfoncer jusqu'à l'empeigne. Laisser derrière eux la terre cendreuse. Respirer. Devenir légers, légers.

V. P.

(Citations de Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*)

(Annonce)

«Mon éducation politique se complète tous les jours davantage; je comprends maintenant les avantages et les beautés du radicalisme, il se distingue de ce qu'on appelle vulgairement les idées démocratiques par quelque chose de plus net et de plus précis; pour lui, la liberté n'est pas un but, c'est un obstacle. J'avais dans mes méditations solitaires déjà entrevu ce grand principe; il n'est rien qui nuise plus aux progrès de la civilisation que la liberté des opinions et leur variété. Avez-vous quelque idée profonde, utile à l'humanité; aussitôt de toutes parts des obstacles s'élèvent; à les combattre, vous perdrez un temps précieux, vous retarderez l'avènement d'une ère nouvelle; le radicalisme vous enseigne un procédé bien plus simple; on ne discute pas les opinions, on ne renverse pas les obstacles, on les écrase. Parfois même on culbute les deux choses à la fois, l'opinion et celui qui la professe.»

(*Mémoires de l'instituteur Grimpion*, en date du 15 février 1863)

Enfin réédité : un monument à l'arrivisme !

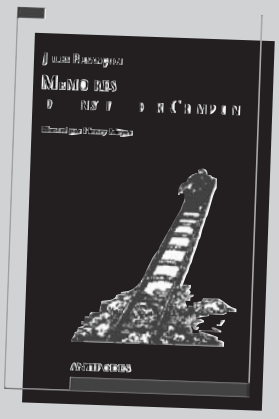
Des dessins de Henry Meyer illustrent le roman de Jules Besançon (1831-1897), réédité aux éditions Antipodes :

Mémoires de l'instituteur Grimpion

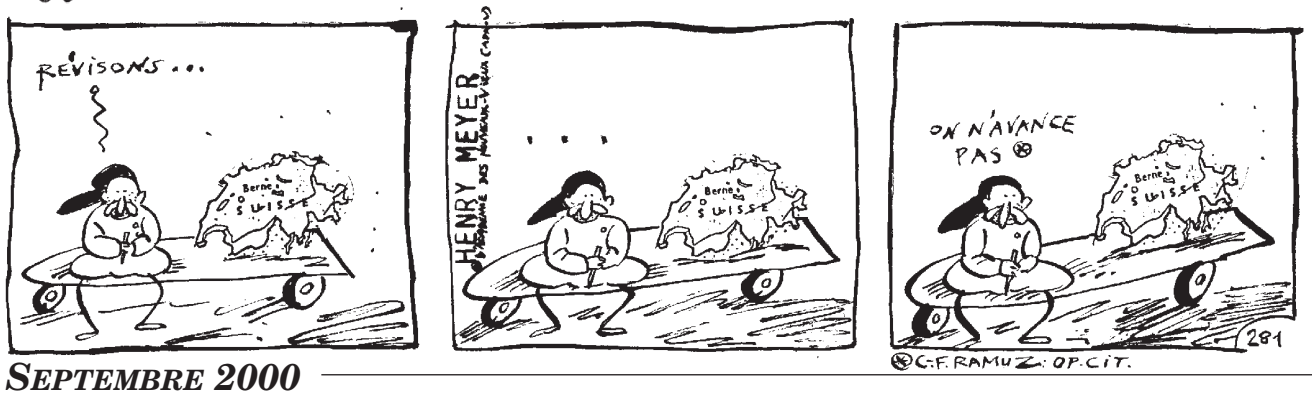
Trois historiens, Jean-Christophe Bourquin, Alain Clavien et Cédric Suillot présentent l'auteur, son œuvre et son temps

Le livre sera dédicacé le mercredi 4 octobre, à 17h, à la librairie Basta !

Les dessins originaux de Henry Meyer seront exposés du 4 au 21 octobre dans les rayons de la librairie Basta ! au Petit-Rocher 4, à Lausanne



Viens, femme, te rasseoir sur le banc…



Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Cinquième épisode

Résumé des épisodes précédents

Le cadavre d'un homme abattu a été découvert à Pully, sur la route du lac. Son identité, Hermann Eberhardt, commerçant tchèque, semble douteuse. L'inspecteur Potterat, de la Sûreté vaudoise, et le stagiaire Not, de la police criminelle zurichoise, enquêtent à l'hôtel de la Paix, où deux clients ont disparu durant la nuit du meurtre.

Hôtel de la Paix, dimanche 5 septembre 1937, 9h30

Les valises contenaient peu de choses significatives. Potterat, soudain ravi, me présenta une boîte de pralinés de luxe, qu'il venait de trouver au milieu des sous-vêtements de la soi-disant Gertrude Schüpbach.

– Des chocolats ! Et des bons ! Tu veux goûter, Walti ?

– Vous mangez toujours les pièces à conviction, à la Sûreté vaudoise ? ne pus-je m'empêcher de lui répondre.

Il se vexa une fois de plus, renifla et rangea la boîte. Pour me faire pardonner, je lui montrai une carte de géographie que je venais de découvrir dans la valise de l'homme, un dessin assez sommaire des régions linguistiques composant la Suisse, découpé dans un livre d'après la qualité du papier, avec la légende suivante, que je traduisis de l'allemand : *«Nationalités en Suisse. En Suisse (40'000 km³, 3 3/4 millions d'habitants) on trouve une complète égalité des droits entre les nationalités (2 3/4 millions d'Allemands, 3/4 de millions de Français, 200'000 Italiens et 50'000 Rhéto-romanches) grâce à l'interpénétration séculaire des intérêts communs d'une bourgeoisie polyglotte. Récemment, sous la pression du voisin impérialiste, des tentatives sécessionnistes se sont fait entendre en Suisse française et en Suisse italienne avec le projet d'une annexion à la France et à l'Italie.»* L'inspecteur et le directeur d'hôtel étaient du même avis quant à ce texte : une annexion de la Romandie par la France était une idée loufoque. D'où pouvaient bien sortir de telles sornettes ? Nous trouvâmes encore un plan détaillé de la ville de Mexico. Potterat décréta qu'on avait affaire à des voyageurs au long cours, donc des gens éminemment suspects, mais venaient-ils des Amériques ou s'apprêtaient-ils à y partir ?

Les vêtements masculins étaient de bonne coupe, assez luxueux : comme l'avait proclamé Freddy Bonzon, l'homme savait manifestement paraître. Il devait même avoir une certaine habitude du grand monde. J'allais en faire la remarque à mon collègue quand des bruits violents nous surprirent. On se battait sur l'étage, dans la chambre voisine précisément.

Nous nous précipitons, le directeur, après quelques appels choisis au hasard (*Öffnen Sie ! Please open ! Пожалуйста!*), ouvre la porte au moyen de son passe. Potterat a dégainé son arme de service et s'avance prudemment dans la chambre. Nous suivons sa masse énorme. Soudain, il se fige. Le spectacle nous cloue de stupéfaction : deux Asiatiques échevelés, en pyjama blanc sont en train de lutter sur les matelas qu'ils ont déposés à même les tapis, chacun cherchant à jeter l'autre à terre. Ils hurlent à chaque assaut, frappent le sol à chaque atterrissage. S'apercevant de notre présence, ils s'arrêtent, remettent un peu d'ordre dans leur tenue et saluent le directeur de l'hôtel, très embarrassé, pendant que Potterat hésite à remiser son pistolet.

– Ce sont Messieurs Kana, Hiro et Kata, les deux délégués du Comité olympique japonais.

Et les deux sujets du Mikado de s'incliner du haut de leur matelas.

– Vous n'êtes pas sans savoir, Messieurs, fit le barbu en fronçant le sourcil pour nous intimer l'ordre de faire semblant d'être au courant, que Tokyo sera en 1940 le siège des prochaines olympiades, après Berlin l'an passé. Ces messieurs sont ici pour la préparation de cet événement sportif.

– Les négociations sont malheureusement endeuillées par le décès du baron de Coubertin, ajouta l'un des deux délégués.

L'attitude du directeur nous faisait comprendre qu'il s'agissait là d'une clientèle de prestige, intouchable. Ces notables sportifs avaient d'ailleurs passé la journée et la soirée du samedi dans des réceptions et entretiens avec les successeurs du fondateur de l'organisation musculaire planétaire. Potterat s'en assura par quelques questions discrètes, puis il se lança dans une longue diatribe sur la reconnaissance du football comme sport olympique, le ballon rond étant la seule activité physique qui éveillât en lui quelque intérêt. Ces banalités me permirent d'explorer les lieux. À la salle de bains, de magnifiques robes de chambres en soie, représentant la flotte japonaise en train de torpiller les cuirassés russes dans la rade de Tsushima, me parurent peu en accord avec l'esprit sportif, mais bon… Dans un verre, au milieu de trois brosses à dents, un tube de pâte dentifrice d'imitation occidentale me ravit : une ravissante geisha y montrait toutes ses dents. J'ai toujours été un peu collectionneur je l'avoue, mais je n'osai l'emporter. Rêveur, je revins à la chambre.

Alex Radó, *Atlas für Politik, Wirtschaft und Arbeiterbewegung*, Wien-Berlin, Verlag für Literatur und Politik, 1930, p. 113.

– Mais pas du tout, le fouteballe n'est pas moins un sport de compétition que le pancréas ou la course ! s'exclamait Potterat.

Les frères Kana restaient de marbre : le football ne serait pas accepté à Tokyo. L'un des deux, toujours le même, s'exclamait en japonais, il semblait intraitable, l'autre traduisait en langue diplomatique les propos de son frère. Leur similitude était remarquable : ils étaient jumeaux, et comme souvent dans ces couples, l'un décidait et l'autre communiquait avec l'extérieur.

Il ne nous restait plus qu'à quitter les lieux. Dans le hall, nous remarquâmes des touristes, manifestement des Anglais très peu flegmatiques, l'air tendu, qui passaient et repassaient dans les différents salons, comme s'ils recherchaient quelqu'un. Il y avait décidément beaucoup d'agitation dans ce grand hôtel.

Dans la rue, en descendant en direction de la place Saint-François, Potterat m'asséna cette réflexion :

– Tu as vu, Walti, on n'arrive pas à distinguer l'un de l'autre. Quand même, ces Chinois, ils se ressemblent tous !

En ville de Lausanne, dimanche 5 septembre 1937, matinée

Nous fîmes ensuite, portrait de la victime en main, la tournée de tous les hôtels et pensions de la ville. Le métier de policier tient plus de l'esprit de système que du hasard, de la chance ou du talent. Et de l'esprit de système, David-Etienne Potterat en avait à revendre. Il avait en tête la liste alphabétique de ces établissements, d'Alexandra à Windsor. Et, puisque nous avions commencé à l'Hôtel de la Paix, il nous fallait poursuivre avec toutes les pensions de la ville.

Le vieil inspecteur vaudois n'aimait que l'ordre, la stabilité des hommes et des choses. Il ne supportait pas le changement, toute nouveauté lui était hostile, destinée qu'elle était à perturber ses chères habitudes, voire à faire régresser au stade de la barbarie son petit coin de paradis. Et sa grogne permanente venait des innombrables modifications qu'il était bien obligé de constater autour de lui. Notre promenade fut une longue suite d'imprécations jetées contre tout ce qui avait été bâti après son enfance. Place Bel-Air, devant le Métropole, cet insignifiant building de province, il vitupérait la «tour de Babel». À la Riponne, le Palais de Rumine, simple cantine de faux style florentin, avait supprimé une inoubliable prairie à chèvres et une ravissante buanderie. La colline herbeuse aux pieds de la cathédrale prenait dans son récit la taille et l'importance de l'Olympe dans la Grèce antique. Chaque vitrine de boutique le faisait réagir, il déplorait pêle-mêle la consommation de cigarettes par les jeunes filles, l'invasion des demeures autrefois paisibles par la radio, ou encore les balcons-baignoires, ces verrues qui enlaidissaient les façades. Seules les statues des grands hommes locaux le mettaient en joie, et il avait coutume de dire quelques mots, comme s'il les connaissait personnellement, à Guillaume Tell, à Alexandre Vinet ou à Louis Ruchonnet (1) lorsqu'il passait devant leur effigie.

C'est au café Central, une grande brasserie bruyante, située pratiquement à côté de l'hôtel de la Paix mais que nous visitâmes bien plus tard, après avoir repris l'ordre alphabétique par le début, que la caissière crut reconnaître au travers de la photo d'Hermann Eberhardt un client venu la veille. Elle nous renvoya au chef de rang, un Italien méfiant, qui nous emmena dans la dépense. Manifestement, il ne souhaitait guère nous parler, et Potterat dut employer sa technique d'intimidation la plus puissante, qui consistait à rapprocher progressivement du témoin la masse de ses cent cinquante kilos, jusqu'à lui souffler la fumée de son cigare directement dans les narines.

– Il érrait à une rrable prrès de la fenêrre, je l'ai vu. Rrrh…

Sa voix caverneuse nous surprit tous deux. Sa bouche ne s'ouvrait qu'à peine et les mots semblaient venir d'ailleurs, en grondant. Asphyxié pendant la guerre, il avait subi d'urgence une trachéotomie : ses camarades lui avaient ouvert la gorge à la baïonnette pour qu'il n'étouffe pas. Malgré ses difficultés respiratoires et une violente quinte de toux, l'homme semblait dur, animé d'une résistance farouche à la douleur. Il ne parlait plus au moyen de ses cordes vocales mais utilisait ce qu'on appelle la voix œsophagienne, le souffle que le diaphragme pousse dans l'appareil digestif. Après quelques minutes de suffocation, causée par le nuage de fumée que le ventru venait de lui insuffler, nous reprîmes nos questions :

– Comment l'avez-vous remarqué ?

– Pas lui : il errait plurrôt discrret.

– À cause de quoi, alors ?

– Les deux femmes à sa rrable.

– Deux femmes ? Comment étaient-elles ?

Et ainsi de suite.

Eberhardt était venu prendre le thé avec deux femmes au milieu de l'après-midi : la première, blonde, plutôt discrète, semblait être son épouse. La seconde, plus âgée, était une myope à lunettes, avec un chignon gris, vêtue de manière très voyante, qui parlait sans cesse de Rome, où elle allait repartir pour épouser un riche industriel. Très nerveuse, agitée, elle avait même failli tout renverser lorsque la première s'était penchée pour prendre dans son sac une boîte de bonbons («Non, des chocolats», précisa Potterat). Elle lui avait arraché la boîte des mains en disant : «Ce n'est pas pour vous», avec un sanglot dans la voix. Eberhardt semblait distrait, préoccupé. Vers cinq heures, il avait suggéré à sa femme de partir prendre son train et fixé à l'autre un rendez-vous pour le repas du soir.

Ces chocolats suscitaient bien des convoitises : Potterat n'avait pas été le premier à être tenté.

– Et de quoi parlaient-ils ?

– Je n'écourre jamais les converrsation des clients. C'est un prrincipe.

Insatisfaits des réponses du Transalpin, nous interrogeâmes le reste du personnel. Ils confirmaient ses dires. Un serveur nous parla d'autres clients peu banals : un Asiatique, arrivé peu avant Eberhardt et ses compagnes, les avait suivis au moment du départ. La description correspondait aux frères Kana, mais ils étaient ailleurs à ce moment-là, et de toute façon les Chinois se ressemblent tous, c'est bien connu. Un groupe d'Allemands avait fureté un moment. Avec les Anglais de l'Hôtel de la Paix, cela faisait beaucoup de monde en chasse dans cette paisible cité de villégiature. Potterat n'aimait pas ça. «Il faisait soif», mais nous devions rejoindre le reste de la brigade criminelle sur les lieux du crime, ou du moins de la découverte du cadavre.

(à suivre)

(1) Les deux premiers sont immortalisés dans la pierre sur la colline de Montbenon, le troisième domine la place de la Riponne. *(N.d.T.)*

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…